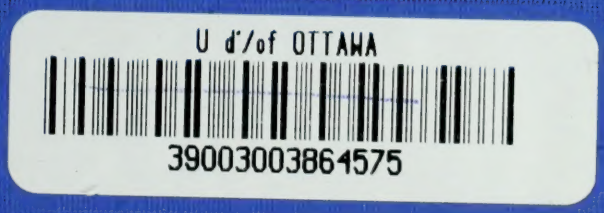
PS
8507
.O82J6
1910
Ex.2



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lajonchenouvelle00douc

Province du Chris

Louis-Joseph DOUCET

LA JONCHÉE NOUVELLE

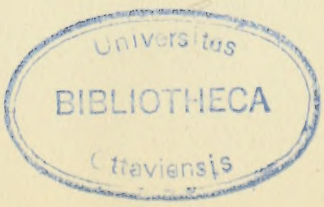
CE

POÉSIES CANADIENNES

Qu'ils soient courroucés ou peinés,
Autant en emporte le vent.
MAISTRE FRANÇOIS VILLON.

MONTREAL
J. G. Yon, Editeur
266 STE-CATHERINE EST.

1910

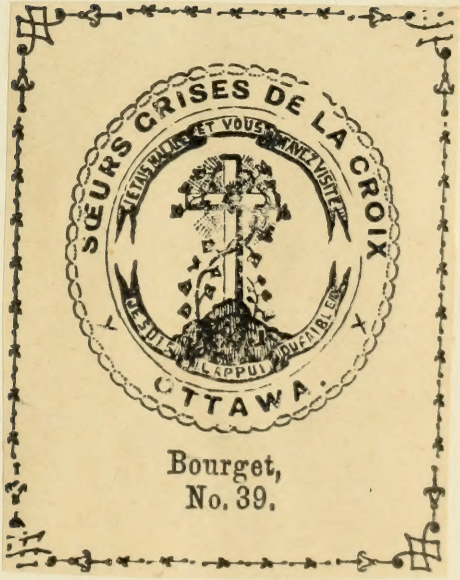


Droits réservés, Canada, 1910,
par Louis-Joseph Doucet.

PS
8507
O82J6
1910
EX.2

A la France canadienne
Je dédie ce livre.

L.-J. D.



Le dur lien des destinées,
Qui parfois se noue à nos fronts,
Laisse les rides obstinées
Par où l'on compte ses affronts.
Si nous souffrons, si nous pleurons,
Les tâches sont déterminées ;
Comptons sur les divins pardons
Pour le vide de nos années !

L.-J. D.

PRÉFACE

Les derniers échos de la Chanson du Passant vibrent encore dans le souvenir de notre élite intellectuelle, et voici que, déjà, le Passant nous revient avec une brassée de fleurs champêtres cueillies tout le long du chemin du roy.

Les fleurs des campagnes canadiennes, dont se compose cette "Jonchée nouvelle," nul mieux que Louis-Joseph Doucet n'aurait su les choisir et les assembler harmonieusement en gerbes et en guirlandes. C'est que Doucet, né à la campagne où il a grandi, savait à peine lire, à vingt ans, quand il est entré au collège. Aussi, ses impressions premières se sont nettement gravées en lui ; malgré sa culture classique, il les a gardées intactes : les leçons de la nature n'ont pas été amoindries par les leçons des livres. Le conventionnel, le voulu, l'apprêté n'ont point détrôné dans son style la spontanéité simple et sympathique de l'homme des champs. Voilà pourquoi son œuvre se distingue par la chaleur, l'abandon, la franchise.

Ses paysages sont peints d'après nature ; si les détails de menue description y sont négligés, les traits essentiels présentent bien en bloc ce que l'auteur a voulu décrire, car il possède la vision du paysagiste, vision d'ensemble qu'il nous communique et que nous gardons longtemps après la lecture de son livre. Soit qu'il peigne un sous-bois, des moissonneurs dans un champ doré, une tombée de soir, un mystérieux effet de lune le long des ravins, ou la danse fantastique du feu-follet, soit qu'il célèbre les pins sacrés de nos forêts, ou les peupliers centenaires que nous avons admirés, du large, à Lanoraie, l'évocation est parfaite.

Dans les sujets plus abstraits qui abordent les passionnants problèmes de l'âme, la facilité de son vers romantique peut faire croire à de la négligence ; il n'en est rien : de toutes ces impressions, se dégage une poétique où une profonde observation morale remplace avantageusement la plastique et l'art du détail. D'alleurs, le bon vieux Villon est le seul maître qu'il se soit arrêté à étudier. Voilà

oertes une école où l'on n'apprend pas à sacrifier aux sécheresses de la forme précise et artificielle, les extases de l'émotion vraie, à remplacer par des mots justes, choisis avec patience et froideur, les mots qui font image, les expressions imprévues que l'on aligne sans apprêt dans la strophe, comme elles ont jailli du cœur, et qui, pour cela même, vont directement au cœur. Celui qui cherchera dans ces pièces un rigoureux enchaînement et une forme impeccable, sera quelquefois déçu ; mais en revanche, quelle abondance généreuse il y trouvera, quelle originalité dans l'image, quelles tournures neuves, quelles bonnes paroles consolantes pour ceux qui souffrent, quels délicieux accents pour exprimer la pitié !

La sincérité, l'attendrissement, une franche saveur de terroir et l'abondance sont les qualités maîtresses de ce généreux poète au cœur naïf. Ces qualités, il les possède à un degré difficile à atteindre, et jamais au Canada le sentiment de la nature n'a chanté avec autant de chaleur et de pittoresque. "Le Vieux Pont" et "Les Cèdres", par exemple, sont des chefs-d'œuvre.

Les genres que Doucet traite avec le plus de succès, sont la ballade et l'élégie. Il faut lui savoir gré de donner une si large place dans son œuvre à la ballade, cette forme si française qui reste éternellement jeune avec le sans-façon de ses strophes alertes et les difficultés de ses rimes redoublées. L'élégie est le poème où il excelle, car pour réussir dans ce genre, il faut bien sentir ; "il faut que le cœur seul parle dans l'élégie," c'est le précepte de Boileau.

Mais au lieu d'examiner les fleurs qu'il nous offre, félicitons-le d'avoir eu le courage de les recueillir sur la grand'route qu'elles jonchaient, pauvres fleurs abandonnées à la poussière et à l'oubli par tant de gens qui vont et viennent sur les chemins de la vie, fauchant, pour les fouler aux pieds, les fleurs du rêve et de la beauté. Dans cette foule empressée, le Passant de la chanson a porté un bien lourd fardeau. Alors que d'autres, moins accablés, allaient indifférents, le Passant se penchait pieusement sur les débris profanés. Parfois, une voix brutale lui criait :—Marche donc !.... Et le Passant courbé sous le faix se redressait ; il recueillait le suprême parfum des fleurs expirantes, et il enlevait la poussière dont elles étaient affligées, et il les couchait avec précaution dans sa besace ; et il poursuivait sa route sous le vaste ciel bleu, sous le ciel inflni où quelqu'un se souviendra des passants dédaignés et sanglants, ceux-là qui parmi les hommes ont porté les lourds fardeaux et les grandes peines en ramassant les petites fleurs, ceux-là dont la lèvre abreuvée de fiel n'a jamais connu le blasphème, les passants qui ont subi les brutalités de la vie en fredonnant avec un sourire résigné :—"La misère a ses droits jusques au firmament !" En effet, pas d'amertume, pas de

poison dans la "Jonchée"; nous n'y rencontrons point les grâces traîtresses de l'élégante ciguë ni le charme fatal de la digitale. Accueillons donc sans crainte la gerbe champêtre à laquelle le Passant a joint des roses et des pensées.

O poète ! merci pour les pensées. Ne les oublie pas dans les prochaines floraisons de ton âme. Fais une nouvelle cueillette des humbles églantines, pour ceux qui sont doux et humbles de cœur ; et les modestes violettes, ne les oublie pas, pour les chaumières "où s'attristent les vieilles gens"; et les divines marguerites, pour les rêveuses jeunes filles tresse-les encore ; et tresse encore le trèfle, en te souvenant des foins odorants, le soir, quand les moissonneurs passaient sur ton "Vieux Pont"... et réserve la pourpre de la nielle à ceux qui ont saigné sous le glaive impitoyable des destins !

A ces harmonies, que la feuille d'érable marie ses tons variés ! La muse canadienne-française ne saurait assister sans émotion à la lutte engagée ici pour les traditions et pour la langue. Chez les nations qui ont échappé aux désastres, et qui s'épanouissent en paix, et dont la littérature s'est imposée au monde, cristallisée dans une forme splendide, les poètes peuvent négliger l'idée de patrie ; mais pour nous, le patriotisme est un devoir sacré : sans relâche, il nous faut le raviver dans l'âme du peuple. Le livre est la meilleure arme pour défendre notre idiôme menacé. Les vers que nous scandons modestement dans la langue du grand Corneille, et qui en perpétuent les rythmes sur la terre canadienne, il ne doit pas leur suffire d'être français par les mots : qu'ils le soient par l'âme !... Merci pour tes vers de patriote, merci pour tes feuilles d'érable et pour tes lys !

En souvenir de la vieille France, dépose le lys d'or des Laurentides sur le satin bleu du myosotis et de la gentiane frangée ; dépose le lys d'or sur le souvenez-vous-de-moi et sur la gentiane automnale... La gentiane ! suprême hommage de la terre au soleil, fleur tenace qui jette un manteau d'azur sur les champs endeuillés, après le départ des oiseaux, quand le bleu du ciel a fait place aux sombres nuages. Toi dont le cœur "garde intacts les refrains d'autrefois," donne des fleurs et chante, et "retourne au rêve des preux qui moururent pour nous." Des lys ! jette des lys sur la gentiane et le myosotis ! Sois tenace et souviens-toi ! Parmi tant de renoncements et tant d'oublis, au seuil des brumeux automnes de l'histoire, que le bleu de France étale sa noblesse dans tes vers !

Cueille encore les immortelles...

Immortelles !... ma plume frémit en traçant ce mot. Dans mon âme s'efface l'évocation d'une fleur jonchant le sol, et voici que chantent en moi les strophes ailées qui te survivront. Les immortelles ! simples fleurs poussées au bord des fossés, dédaignées, méconnues ;

nul jardinier trop savant n'a encore modernisé leur grâce native ; elles n'ont pas cette élégance raffinée des fleurs qui font l'orgueil des parterres prétentieux, mais elles conserveront leur forme quand leurs altières rivales seront flétries : elles entreront dans les hivers moroses avec leur parure estivale, elles garderont la mémoire de l'année éphémère et des soleils couchés. Cueille les immortelles. Va ! si ton " siècle à dents de fer " te punit " d'être né avec un rayon d'infini," tu seras vengé par le Temps, ce " juge inconscient de tant de choses vaines," ce " muet semeur de nuit sur tant de noms surfaits," cet implacable justicier des barbaries qui n'ont pris à la civilisation que ses défauts. Traverse, sans trop d'amertume, l'époque hostile toute retentissante de cris stridents et du vacarme des choses lourdes et difformes entassées à grands frais sur des choses pesantes et laides. Chante, malgré le fracas de ces entassements stupides qui s'effondrent ; chante pour consoler, pour faire oublier et pour oublier ! Fais en sorte que le frisson de l'extase pénètre ceux-là qui t'écoutent encore ! Salue par les adieux de la lyre les gloires éplorées et l'idéal trahi ! Transmets aux vivants d'un âge plus fervent que le nôtre les traditions du bon vieux temps... Ce qui résiste à l'ensevelissement des sables séculaires, ce qui reste des peuples après leur disparition, ce qui brave le facile oubli des hommes, c'est l'Idée enfermée dans les harmonies des sons, des couleurs ou des formes. Chante donc, ô Passant ! jette aux échos de ton pays sacrifié les grands vers sonores qui demeurent ; et sur les traces des forçats du siècle, sous les pas de tes contemporains acharnés à mourir, cueille les immortelles !

CHARLES GILL.

Montréal, Mai 1910.

SOL NATAL

Toujours, du fond du cœur où germa l'espérance,
J'ai béni tendrement le sol qui m'a nourri ;
Je n'oublierai jamais le toit de mon enfance
Ni le langage doux que ma mère m'apprit.

Vers la plage du monde où j'ai puisé la vie,
Pensif, j'ai regardé, des larmes plein les yeux,
Et je revois encor ma jeunesse ravie
Dont le rêve montait jusqu'aux azurs des cieux.

O pays des aïeux, champ de gloire éternelle
Où passa le frisson des orages sanglants,
Que ta sainte moisson d'amour se renouvelle,
Et retienne toujours l'âme de tes enfants !

Qu'à mon dernier soupir en français je te nomme,
O Dieu de mon pays, dans ta gloire attendu !
Si je meurs en exil, que pour mon dernier somme
On me tourne le front vers mon clocher perdu !

O TOI SOLEIL

O toi, soleil vivant qui réchauffes le monde
De ta flamme éternelle, et dont les rayons doux
Font notre rêve grand et la terre féconde,
Je t'aime par amour et t'honore à genoux !

Quand l'aube a frissonné de ta gloire sublime ;
Quand tu sèmes le jour sur nos obscurités ;
Quand ton disque de feu réjouit notre abîme
Et mûrit le bon grain des sillons tourmentés,

Je marche, plus vaillant, tout le long de ma route
Et mon âme, plus forte, affrontant le destin,
S'imprègne de l'espoir de la céleste voûte
D'où, comme un dieu, tu lis notre monde incertain.

Sois le témoin muet de toutes mes pensées,
Elève ma prière aux empires lointains,
Réchauffe de tes feux ma poussière lassée,
Divin flambeau du Dieu qui comptes mes matins !

LE VIEUX PONT

L'autre hier, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait, et l'horizon altier
Alignait les sapins comme une caravane.

Evoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de mousse,
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

Aux caresses du vent dont se plaint le roseau,
Parfois un rossignol y turlute son trille.
Et le vieux pont sommeille au-dessus du ruisseau,
Dans l'ouragan des soirs comme au midi tranquille.

L'onde claire qui court à travers le glaïeul
Où se pose en passant l'agile libellule,
Murmure comme au jour où mon fier trisaïeul
Le construisit devant le siècle qui recule.

Cet homme était robuste, il le fit de plançons ;
Sur un lit de ciment aligna les poutrelles,
Sur d'énormes cailloux plaça les étançons,
L'enduisit de mortier à grands coups de truelle.

Et, dans la paix du soir, faisant rêveurs les bois,
L'angelus au lointain planait sur le village ;
Les sapins en leur deuil et l'onde de sa voix
Priaient dans le mystère éperdu d'un autre âge.

La cigale chantait l'heure de la moisson,
Et les bons engerbeurs rassemblaient les javelles ;
Parafant leur énigme au bord de l'horizon,
Au rêve du couchant, passaient des hirondelles.

Aux chants des charroyeurs, au cri-cri des grillons,
Les granges regorgeaient de blondes tasseries ;
Sous le comble l'avoine épandait ses haillons ;
Des larmes d'or tombaient au fond des batteries.

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses ;
En moi j'ai ressenti la cruauté des ans,
Qui ne respecte pas la misère des choses.

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or,
Qui revenaient joyeux d'espérance secrète...
Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor
Traversent le vieux pont dans leur rude charrette.

Et je songe à ceux-là que je n'ai pas connus,
Aux grands parents absents, abîmés sous la terre :
Eux qui chantaient : *Le temps passé ne revient plus*,
Me rappellent qu'un jour, hélas ! il faut nous taire !

A L'ORÉE DU BOIS

Tout mal a son remède au sein de
la nature.

JEAN DE LA FONTAINE.

L'astre du jour versait sa gloire au firmament ;
Midi chantait, joyeux, au clocher du village,
Et je dînais de pain, de fruits et de laitage,
Au pied des sapins verts pleins de bourdonnement.

Le soc de la charrue, ainsi qu'un diamant,
Luisait sur le sillon. Mon cheval en l'herbage,
Le long du vaste chaume et d'un tas de branchage,
Broutait, faisant siffler sa queue, en piaffant.

La grive au bout d'un pieu moulait sa turlutaine ;
Une perdrix, drapée en sa grise futaine,
Par ses doux gloussements, appelait ses perdreaux.

Alors, je m'endormis au parfum des fougères,
Aux soupirs des sapins sous les brises légères,
Et dans le rêve heureux des anciens pastoureaux !

LES CÈDRES DES LAURENTIDES

Beaux cèdres qui charmez la paix des solitudes,
Le deuil de votre vie a caressé mes nuits ;
Du tréfond des ravins aux fières altitudes,
Vous ombragez le sol et ses vastes ennuis.

Vous êtes recueillis, votre ombrage est austère,
C'est l'abri coutumier des mânes exilés.
Votre souple racine effleure notre terre
Comme les pieds obscurs des seigles et des blés.

C'est de vous que l'on fait la coque des navires
Qui bravent le courroux du profond océan ;
Votre bois se retrouve aux tombeaux de Palmyre,
Aux sarcophages noirs des rois de l'Orient.

Vous semez dans les soirs vos parfums nostalgiques
Et que l'ombre transporte avec l'aile du vent ;
A vos frères pareils, des tempêtes tragiques
Ont ému vos échos comme ceux du Liban.

Le ciel a mis en vous quelque secret suprême :
Votre bois sert encore à des enchantements,
Faisant naître l'amour au cœur de ceux qu'on aime,
Appelant quelque rêve au bord des firmaments.

Vous versez de l'espoir, cèdre blanc, cèdre rouge
Votre bois a servi la foi des amoureux ;
Jadis, à vos rameaux, dont l'ombre ce soir bouge,
L'Algonquine attachait des brins de ses cheveux ;

Et cette ombre dolente emportait sa romance
Vers le trapeur aimé, vivant du même espoir . . . .
Vous régnez aujourd'hui dans la forêt immense,
Proscrits de ces amours emportés vers le soir.

Et j'ai lu sur vos troncs des mots cabalistiques,
Profonds et souverains ; et d'infinis frissons
Ont traversé le deuil de vos branches mystiques,
Comme au souffle du vent frisonnent les moissons.

Beaux cèdres qui dormez dans votre encens nocturne,
Par de là les monts bleus, au fond des gouffres noirs,
Emu, j'ai contemplé vos cimes taciturnes,
Mon âme a voltigé dans la paix de vos soirs !

Cèdres évocateurs des vagues endormies,
Lorsque le soleil meurt ouvrant ses mains de feu,
Sur la neige, l'hiver, de vos branches amies,
En pose de prière, avez-vous prié Dieu !

PAYSAGE D'ANTAN

Le vol des corbeaux noirs envahissait la plaine ;
De leurs croassements sur les labours nouveaux,
Ils agaçaient l'écho de la forêt prochaine
Qu'ensanglantait le ciel, de lumineux lambeaux ;

Car le soleil meurtri se couchait dans sa gloire,
Plongeant dans l'inconnu son jour agonisant.
Au loin paissaient les bœufs autour des roches noires
Et le semeur semait le bon grain, en passant.

Et peu à peu la nuit se fit rêveuse et belle,
Répandant son mystère alangui sur les bois ;
Et les corbeaux, songeurs, sous la branche nouvelle,
Eteignirent enfin leur misérable voix.

Tendant au ciel son corps meurtri par les orages,
Un long chicot de pin appelle la pitié ;
Une petite étoile a surgi des nuages,
Prodiguant au vieux tronc un rayon d'amitié.

Un doux rêve a plané sur le sable des grèves,
Et des parfums sans nombre ont voltigé dans l'air ;
Le boipourril a dit ses antiennes brèves,
La tremblaie a frémi dans son feuillage clair.

Et le vieux pont dormait couché sur l'onde brune
Que bordait le sainfoin tremblant au vent du soir ;
C'était à l'heure étrange où le front de la lune
Attache à notre globe un reflet d'ostensoir.

Cette fois, j'ai chanté ma chanson libre et fière
Parmi l'écho des bois et celui du vallon,
Dans l'espoir infini des brises printanières,
Songeant au vieux soldat mourant à Carillon,

L'astre des nuits berça sa chimère attendrie
Au sein du lac frangé de quenouille et de jonc,
L'universelle paix hanta ma rêverie,
Mon âme se remplit de silence profond.

Par le sentier bordé des mousses coutumières,
J'escaladai d'assaut le sommet du rocher ;
En deça du vieux pont, plus loin que les pinières,
Le mystère d'antan battit mon front penché.

Et dans le vent du soir soufflant sa poésie,
J'ai perçu la chanson d'un monde regretté :
Avec le souvenir, le chant de Crémazie
Pleurait comme une source en mon cœur transporté.

Soirs de mai ! soirs de mai qui parfumez la vie,
Le long de son chemin, de ciel et de lilas,
Vous étanchez, parfois, la soif inassouvie
De l'âme qui vacille au gré des vents, hélas !

L'IDÉAL

Sur les flots endormis, chers au triste regard,
Un vaste pan de nuit dépose un masque d'ombre.
Le vent vient du couchant et la voile au hasard
Emerge comme une aile à l'horizon qui sombre . . . .

Vogue petit navire avec le vent des cieux ;
Cingle avec l'espérance au rêve des étoiles ;
Incline vers le port tes mats majestueux
Au gonflement muet de tes mystiques voiles !

Pareille dans la nuit aux blancheurs du matin
La voile a reconquis la vague qui la berce,
Et paré du frisson des songes du destin
Son beau flanc s'est couché dans l'onde qu'il renverse.

Et le jour a surgi des cinq doigts de l'aurore,
Et la voile a cinglé vers des ports inconnus.
Les siècles ont passé, la voile fuit encore,
Emportant son espoir aux plages de Vénus.

Idéal, pauvre voile à la merci des flots,
D'où vient le vent qui souffle en tes demis naufrages ;
Et quelle est cette voix, ces rires, ces sanglots,
Qui, les jours et les soirs, montent dans tes cordages ?

L'Univers est le jouet de Dieu

BALLADE

Amis, soyons contents du monde
Qui va comme la cruche à l'eau,
Tournons sur la machine ronde
Comme elle et l'algue sur les flots ;
Mais en tournant songeons un peu
Que notre existence éphémère
Est soumise à certain mystère :
Car l'univers est le jouet de Dieu.

Les nuits et les aurores blondes,
Le nid que berce le roseau,
La plaine et les moissons fécondes,
Le lac vermeil et le ruisseau
Dépendent d'un plus puissant qu'eux :
Depuis la cendre jusqu'aux sphères
Tout vole aux rafales sévères ;
Car l'univers est le jouet de Dieu.

En passant la route profonde
Des temps anciens et des nouveaux,
L'humanité chercheuse sonde
L'endroit de son dernier repos ;
Elle rêve du beau ciel bleu
Qui capitonne notre terre :
Elle aime, elle vit, elle espère ;
Car l'univers est le jouet de Dieu.

ENVOI

Prince, mes vers iront au feu ;
Pauvre, je n'y pourrai rien faire,
Mon corps même est pour la poussière ;
Car l'univers est le jouet de Dieu.

LES RUINES

J'aime voir le passé creusant sa trace austère
Et couvrant de poussière un seuil abandonné ;
Près du charnier en deuil j'aime toucher la terre :
C'est à leur gouffre obscur que je suis condamné.

J'aime le toit qui penche aux mousses reverdies,
J'aime l'arbre tombé d'une ombre recouvert,
J'aime le nid perdu sous l'herbe des prairies :
Car tous, de l'être absent, disent qu'il a souffert.

Sous les méfaits des ans que la ruine étale,
Le rêve humain tombé force à pencher nos fronts ;
Des cendres de jadis une gloire s'exhale :
Des cendres sont déjà tout ce que nous serons !

LA CHANSON DE L'OUBLI

Le soir et le silence environnent mon âme.
Le repos me soutient et pourtant je suis las :
Je suis las de souffrir d'un rêve plein de flamme ;
Je suis las d'espérer ce qui n'arrive pas.

Ainsi s'en vont nos jours perdus dans leurs folies ;
C'est vainement qu'on chante au long de son chemin
L'amour ne soutient plus nos chimères vieillies,
L'adieu du soir se meurt au regret du matin.

Le vent de la douleur souffle sur toute vie,
Et la bourrasque emporte, en lambeau, notre cœur.
Au milieu des revers, l'orgueil avec l'envie
Ont craché sur nos fronts un long dédain moqueur.

Notre âme ploie enfin vers le fond de l'ornière,
Pendant que l'on regrette un éclat de printemps . . .
Joli soleil de mai plein d'or et de lumière,
Accorde au cœur blessé l'amour du bon vieux temps !

Printemps qui n'êtes plus renaîtrez-vous encore
Pour le pauvre abusé qui cherche le soleil ?
Etés perdus, matins enfuis de la divine aurore
Pourquoi donc nous priver de votre espoir vermeil ?

Vous en aurez pour votre argent

BALLADE

Au comptoir de mainte boutique,
Souventes fois, le marchandeur,
A l'offre qu'on lui fait, critique
Contre les objets du vendeur.
Pour plaire à Pierre comme à Jean,
Le marchand n'a qu'une parole :
Ne craignez pas que je vous vole,
Vous en aurez pour votre argent.

Dans vos cantons où tout s'explique
A l'avantage du poseur,
Vous allouerez la république
A quelque bien-parlant farceur ;
Et celui-ci, bénin agent
De vos vouloirs mis en fiole,
Rendra le tout en dadriole :
Vous en aurez pour votre argent.

Camarades, fuyez la clique
Des " cliquepatins " maraudeurs ;
Aucun d'eux ne vaut la bourrique
Qui broute aux nocturnes splendeurs.
Par les jours et les soirs, songeant
Au jeu de la plèbe frivole,
Passez, la vie est une obole :
Vous en aurez pour votre argent !

ENVOI

Prince, vous êtes indulgent,
Et vous aimez les pages folles,
Accordez-nous quelques pistoles :
Vous en aurez pour votre argent.

LA MORT

Oh ! mort ! Oh ! semeuse de cendre
Sur les berceaux de nos amours,
Sur les tombes tu vas suspendre
Tant de soirs pour si peu de jours ;

Mère des deuils et des vctoires,
Traînant des corps par les cheveux ;
Aux armes des tempêtes noires
Mêlant les lâches et les preux,

Quels sont donc tes secrets austères,
Tordant les gloires aux terreurs,
Battant les mers, creusant les terres
Avec de grands cris et des pleurs ?

Qu'il fait bon avoir un abri

Quelle nuit ! la pluie et le vent
Battent mes rêves avec rage,
Et, par les persiennes, bouffant,
Tordant les lamelles, l'orage
Atteint même jusqu'au lambris.
L'eau danse et chante sur les dalles
Dans l'ombre affreuse aux éclairs pâles.
Qu'il fait bon avoir un abri !

Plus à plaindre que vous, souvent
J'ai regretté votre bocage
Chers oiseaux. Comme le jonc mouvant
J'errais alors de plage en plage,
Suivant l'idéal en débris ;
Car j'ai subi maintes rafales,
J'ai tournoyé dans maints dédales.
Qu'il fait bon avoir un abri !

Or aujourd'hui, me souvenant,
De sens plus rassis qu'à cet âge,
Je l'avouerai simplessement,
Et n'enviez point mon partage :
Par expérience j'appris,
J'appris les étés et leurs hâles
Comme les rigueurs hiémales . . .
Qu'il fait bon avoir un abri !

ENVOI

Prince, mes rimes sont banales,
Mais c'est en ton nom que j'écris ;
Sans sou ni maille ni sandales,
Qu'il fait bon avoir un abri !

NIDS ABANDONNÉS

O nids abandonnés sous les brises d'automne !
Humbles petits logis de pauvres émigrants,
Que vous disent les nuits de leurs voix monotone
Avant de vous briser au choc des ouragans ?

Les nids abandonnés, sans musique et sans ailes,
Qui se consolent seuls dans les vents de la nuit,
Ne ressemblent-ils pas à quelque âme fidèle
Veuve de ses amours, et que ronge l'ennui ?

Vous aurez vécu de ma vie

Si quelque matin où l'on chante,
Le cœur altéré de rayons,
Devant le ciel qui tout enchante
Et l'infini plein de frissons,
Votre âme de gloire remplie,
Comme à de nouvelles amours,
Chante les ivresses des jours,
Vous aurez vécu de ma vie.

Si l'un de ces soirs où l'on aime,
Dans le silence évocateur
Et la solitude suprême
Des perfections, votre cœur
S'abîme d'une nostalgie
Vers les grands rêves éternels,
Un instant, loin des heurts charnels,
Vous aurez vécu de ma vie.

Si l'un de ces soirs où l'on pleure
La chimère, un rien, l'horizon,
Un soir où votre âme se leurre
Et s'éprend de tout sans raison,
Votre espérance inassouvie
S'engloutit au gouffre béant
Des destins, affreux océan,
Vous aurez vécu de ma vie.

ENVOI

Si quelque veille, une agonie
Vous fait éprouver le remords
D'avoir trop méprisé la mort,
Vous aurez vécu de ma vie.

PROVERBES

Aimer sans espérance
Ou croire par instinct,
C'est vivre sans défense
Sous les pieds du destin.

Oublier ceux qu'on aime
Sans valable raison,
C'est s'avouer soi-même
Digne de l'abandon.

Marcher à l'aventure,
Sans se rien proposer,
C'est dans la nuit obscure
Au danger s'exposer.

LE SOUVENIR

Heureux qui sait mourir sous le toit de ses pères !
Heureux qui se complait en son passé d'enfant !
Car si notre avenir est voilé de mystère,
La jeunesse eût toujours quelque rêve charmant.

Et quand notre mémoire, au souffle qui l'emporte,
Vive, au cours de la vie, au remous des soirs seuls,
Evoque en contemplant, les vieilles cendres mortes,
Qu'il fait bon rechérir la jeunesse au linceul !

Car du temps qui s'éteint une cendre demeure
—Une cendre est si peu, Dieu ne la compte pas—
Et le cœur, tristement, peut gémir à toute heure,
Mais par elle toujours il s'attache ici-bas.

Ici-bas où l'on pleure, ici-bas où l'on chante
Tout s'émeut pour revivre et tout vit pour mourir :
L'humble bouquet flétri fait sa couche odorante,
Le passé qui s'éloigne engendre un souvenir.

Souvenirs revenus d'où se fane l'aurore
D'un matin qui n'est plus, ne vous dispersez pas !
A l'âme qui vous prie apparaissez encore,
Egayez les sentiers où se croisent nos pas !

Et dans tous les détours, heureux où misérables,
Conservez-nous, intact, un refrain d'autrefois,
Une image fidèle aux instants désirables
Des printemps disparus : l'enfance et ses émois.

Il fait si bon rêver d'une heure fugitive
Où l'on aima la vie, où les couchants d'été
Soufflaient tant de parfums à notre âme attentive,
Attentive à la joie, au ciel, à la gaieté.

Les vents ont leur murmure et le temps a sa fuite ;
Le soleil a ses feux, l'espoir a l'avenir ;
La grive a sa chanson qu'elle émiette sans suite,
Sur la branche du hêtre, à moi le souvenir !

Bon souvenir fidèle
Qui rajeunis le cœur,
Tu portes sur ton aile
Un secret de bonheur ;

Ton souffle à notre vie
Donne un parfum bien doux,
Reste, je t'en convie,
A jamais avec nous !

LE TEMPS

Le Temps qui mêle tout, la mort avec la vie,
Qui fait le ciel briller et pâlir tour à tour ;
Le Temps, semeur de pleurs et d'amour et d'envie,
Sait refroidir les fronts et les cœurs sans retour.

O juge inconscient de tant de choses vaines,
Muet semeur de nuits sur tant de noms surfaits,
Fier pacificateur des troubles et des haines,
La main qui te conduit ne s'arrête jamais !

Et tu ne peux venir refaire ma jeunesse.
Et je ne puis sonder l'océan de tes flots ;
Et tout s'éteint en toi : jours de deuil ou d'ivresse ;
Car ton roulis moqueur couvre rire et sanglots.

O profond océan que notre âme reflète,
Terrible Eternité sur qui Dieu s'est penché,
Ton onde récepta tout ce que l'on regrette,
Ton onde engloutira tout ce que j'ai cherché !

***

Ecoutez, c'est la plainte éternelle, infinie,
C'est l'écho surhumain d'âmes qui ne sont plus :
—Dans la marche du temps que d'heures sont honnies,
Mais tous les jours mauvais ne sont pas superflus.—

C'est pourquoi si la mort se décide à nous prendre,
Ne nous effrayons pas de son monde éloigné :
Les choses de là-bas nous savent bien comprendre,
Ayant chu comme nous dans un jour résigné.

ET J'AI DIT MA TRISTESSE

Et j'ai dit ma tristesse au fleuve solitaire
Qui porte à l'océan des sanglots infinis.
De la saison qui meurt j'ai pleuré le mystère ;
J'ai, dans la paix des soirs, prié les cieux bénis.

J'ai cherché dans mon rêve un espoir qui console,
J'ai voulu dans ma vie un peu de vérité ;
J'ai soumis ma pauvre âme à son dernier symbole,
J'ai refréné mon cœur trop longtemps agité.

J'ai porté dans ce cœur le deuil des solitudes,
Car parmi les humains je fus un exilé.
En moi j'ai ressenti quelques sombres préludes
Pareils au triste écho d'un monde désolé. . .

J'ai dit : Passez rieurs des vaines mascarades,
Diogène eut raison de prêcher son dégoût ;
L'amour de ce bas monde est chose qui dégrade,
Je vais être orgueilleux et je mourrai debout.

Et pourtant on se doit de garder le silence
Sur la triste langueur de nos plus mornes soirs :
Si notre vie est brève elle doit être immense
Par ses fervents efforts et ses profonds espoirs. . .

Je ne sourirai plus devant l'homme sincère,
Je veux plutôt l'aider à calmer ses tourments.
Car la vie est plus belle avec plus de misère,
La misère a ses droits jusques aux firmaments.

Et je ferai des vers tout remplis de mon âme
Que tourmente la foi d'un univers meilleur ;
Tous simples et discrets, ils contiendront ma flamme
Que les muses verront du haut de leur splendeur.

RENDS-NOUS JUSTICE

Rends-nous justice ô Toi qu'on nomme le grand juge ;
Possesseur de soleils, maître de l'avenir ;
C'est trop de nous donner la terre pour refuge ;
Fais-nous l'honneur en plus de nous faire souffrir.

S'il faut des souffreteux pourquoi nous plaindre? En
[somme
La tâche est noble et le devoir est triomphant. . . .
Fais-nous souffrir un peu, car nous sommes des hommes,
N'allons pas avouer des faiblesses d'enfant !

BALLADE

DES MATINS CLAIRS

Le ciel ouvert à l'"empourprure" vive
Du vieux soleil, charmeur des horizons,
Très lentement, entraîne à la dérive
Un blanc nuage en amas de toisons ;
La nuit a fui, cette amante craintive
Du rêve éclos, dans les cœurs de vingt ans.
Du rêve amour et du rêve printemps
La nuit a fui ; voici que se ravive,
Avec sa gloire, avec ses échos chers,
La sainte ivresse, âme des matins clairs !

Rossignolet toujours sur le qui-vive
D'une branchette, où tu fais tes chansons,
Tu chanteras l'espérance hâtive
Des doux ruisseaux et des anciens gazons.
D'autres matins éveilleront la grive
Qui l'accompagne un peu de temps en temps :
Tous deux chanteurs, tous deux seront contents
Du même ciel et de la même rive
Scandant à Dieu sur terre et dans les airs
La sainte ivresse, âme des matins clairs !

Rossignolet, affectueux convive,
Tu nous as fui jusqu'à l'autre saison
Du joli mois d'avril aux roses dives ;
Tu reviendras, tout près de la maison,
De la maison renfrognée et pensive
Et qui se penche au vieux saule d'antan....
L'Angelus tinte aux échos palpitants ;
Et tendrement, la brise à voix plaintive
Dans l'aube a dit en des souffles divers
La sainte ivresse, âme des matins clairs !

ENVOI

Prince, la vie est drôle et fugitive,
Et que l'on parte ou bien que l'on arrive,
Un même ciel au même sol nous rive
Et notre espoir clame : Après les revers :
La sainte ivresse, âme des matins clairs !

PRINTEMPS

Mon âme avec émoi contemple ta verdure
Et sourit en disant, heureuse de te voir :
Salut, saison des fleurs, idéale nature,
Dont le souffle embaumé me prodigne l'espoir !

Ces ormes et ces pins dont la cime soupire,
Ont des concerts joyeux où se cache l'amour,
Lorsque sous leurs rameaux la muse du zéphire
Avertit les pinsons de chanter à leur tour.

Le papillon, de l'aile, éveille la fleur close
Qui dort ensevelie en son écrin d'azur
Et, quand elle a souri, sur sa tige il se pose
Pour lui dire, tout bas, que ton ciel est bien pur.

L'abeille qui butine et l'oiseau qui te chante
Ont plus d'un doux accent pour charmer ton retour.
Que te dirai-je, moi ? Seule ma voix naissante
Peut-elle demander l'aumône d'un beau jour ? . . .

Ah ! qu'il soit beau ce jour, que la nuit soit sereine,
Si je revois ce fleuve où les flots résonnants
Se gonflent, refoulés par leur source trop pleine
Qu'a fécondée, en mars, la neige de nos champs !

Que l'écho palpitant sur un rythme sonore
Dépasse les vallons pour dire ta douceur !
Que ta brise du soir au lilas qu'elle odore
Répande les parfums, conserve la fraîcheur !

Demeure, ô doux printemps, pour donner à mon âme
Les élans désirés de ses instants meilleurs,
Et s'il se peut encor, viens attiser ma flamme
Et rendre mes refrains que l'on rejette ailleurs !

Retarde ton essor pour rendre le courage
Au vieillard qui s'éteint et qui craint le tombeau ;
L'automne sombre au front porte un sombre nuage,
Mais, ô printemps, ton ciel est clair et toujours beau !

Pour le jeune orphelin, pour la veuve qui pleure
Renais pour terminer les maux des jours amers,
Et pour l'expatrié qui n'a plus de demeure,
Sache adoucir l'exil, le plus dur des revers !

Rends à tous le bonheur, à l'ennemi que j'aime
Comme à l'ami sincère, et d'un vol moins furtif,
Sillonne tous les ans que l'Eternel nous sème,
Et dont l'adieu parfois résonne si plaintif !

LES FEUX FOLLETS

Sur la lisière des futaies,
Dans notre cimetière noir,
Sur les tombes, le long des haies
Les feux follets dansent le soir.

Nous les voyons, lueurs flottantes,
Comme des lustres balancés,
Comme sur la tige des plantes
Un rayon de lune bercé.

Auréole au ton de mystère,
Qui brûle et tombe au pied des croix,
Après avoir jailli de terre
Et zigzagué dans maints endroits.

Serait-elle l'âme souffrante
Du morne squelette enterré,
Et poursuivrait-elle la sente
Où dans la vie on doit errer ?

Ah ! la nuit tout écho s'afflige
A l'heure des mats feux follets :
Le roseau gémit sur sa tige,
La mer se plaint sur les galets.

Et le marcheur qui va, les veilles,
Traînant le pied, besace au dos,
Songe que tous ces feux merveilles,
Sont les mânes de grands héros.

Tandis qu'aux branches de la route
Le vent chante et se tait, furtif,
L'être vivant qui passe écoute
Si son cœur est aussi plaintif.

Dans toutes vos clartés sublimes,
Feux qui nous êtes inconnus,
Eclairez-vous parfois les cimes
De ceux qu'on nomme les élus ?

Traversant le silence austère
Des morts aux charniers abattus,
Illuminez-vous leur prière
Et le secret de leurs vertus ?

Au vent qui gémit sur les dalles,
Au soir qui grandit les clochers,
Aux gouttes d'eau des ombres pâles,
Aux vieux cyprès sur vous penchés,

Que dites-vous ? Des chairs éteintes
Et dont vous indiquez le lit,
Les os blanchis ont-ils des plaintes
Contre le froid qui les remplit ?

O vous, les pierres sépulcrales,
Evocatrices d'autres temps,
Que dites-vous dans les rafales
Où brillent ces feux par instants ?...

Nous connaissons si peu, pauvre homme,
Ils sont si sombres les jours clairs,
Qu'on croit bien vivre où l'on s'assomme,
Et l'âme, hélas ! est dans les airs !

PROVERBES

Sur tous ses maux sourire,
A l'idéal pleurer,
C'est d'une âme martyre
Le moyen d'expirer.

Jouir de cette vie
Après avoir lutté,
N'est pas de tout génie
La simple liberté.

EPITRE

Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.

SULLY-PRUD'HOMME.

Que ta pensée agile, en son vol anobli,
Verse à l'ennui rongeur une goutte d'oubli ;
Qu'un jet d'illusion à tout regard qui pleure,
Par elle s'illumine en la triste demeure !
Chante pour le vieillard le rêve du passé ;
Ramène au cœur déçu l'idéal délaissé ;
Qu'un soir, en te lisant près du feu qui pétille,
En l'âtre des hameaux, la plus humble famille
Sache que Dieu pétrit des cœurs d'un pur limon,
Des cœurs vibrant d'amour pour les hommes qui vont,
Courbés et souffreteux, par les routes du monde,
Se demandant pourquoi roule la terre ronde.
On rêve encore à toi, toi qui chantes la nuit,
Toi qui chantas l'amour et l'aurore et l'ennui.
Songe à toute misère, ô toi qu'on dit poète,
Passager comme une aile au long de la planète,
Toi qui connais la vie et qui pleures souvent,
Toi qui pleures dans l'ombre et te plains dans le vent,
Quand l'ombre a des échos que la bourrasque emporte,
Et que nous écoutons lorsque ta voix est morte ;
Car de la crypte obscure où tout rêve s'endort,
Des souffles du passé nous émeuvent encor.
Qui peut dire le bien d'une bonne pensée,
La sainte diction de la lèvre inlassée ?
Sois donc le dictamen des vivants malheureux ;

Barde, dis-nous tes chants, dis-les surtout pour eux ;
Dis-les pour la misère et les gueux qu'on méprise ;
Chante dans les faubourgs et chante dans l'église,
Pour l'homme des ruisseaux et pour le moine en deuil,
Pour la passante en pleurs et l'ombre du cercueil,
Pour la boue à nos pieds, pour l'éclat de lumière ;
Que ta voix donne au crime un retour de prière !
Est-il une autre vie où se compte l'effort,
Où l'humble qu'on dénigre est l'égal du plus fort,
Où nous vivons de joie et non d'indifférence. . . .
Poète bon, dis-nous d'où te vient l'espérance ;
Dis la foi de ton père et celle des aïeux
Couchés au sol natal qu'illuminent les cieux.
Car l'être le plus grand, l'unique être suprême
Qui nous a faits debout par sa volonté même,
Existe de tout temps et se prouve toujours :
Le blé qui croît l'a dit comme l'onde en son cours ;
La rose des jardins, qui ressemble à l'aurore,
Sans pluie et sans soleil dût-elle seule éclore ?
Naîtrait-elle à ta voix, au signe de ta main ?
Que fais-tu de ce jour ? que feras-tu demain ?
Nul ne peut, nul ne sait sans l'aide d'un génie,
Du génie éternel, auteur de l'harmonie.
Lui qui sonde et qui voit, le seul être divin
Qui porte l'univers, qui point ne crée en vain !
Il est mystérieux, on ne peut le comprendre :
Sa vue est de lumière et la nôtre est de cendre.
Dieu des immensités, ta maison, ta demeure
N'est-elle qu'à toi seul qui jamais ne nous leurres ?
Il doit être bien beau ton ciel, j'y crois vraiment,
Car l'espoir vient de toi, Dieu qui jamais ne mens !. . .
Et j'aime le grillon de l'herbe et de la mousse,
J'aime le grand soleil dont la chaleur m'est douce,

J'aime la mer obéissant à Dieu,
J'aime la mort qui moissonne en tout lieu ;
L'âme qu'on cloue en elle se repose.
J'aime la terre où croissent ronce et rose,
J'aime le monde où vivent mes amis,
J'aime la tombe où sont les endormis.
Ami comme ennemi, voyageur et passante
Qui n'approuveriez pas les refrains que je chante,
Gardez du moins ce mot dont je voudrais finir :
Mon cœur est bien peu bon, mais il aime bénir.
Moissonneurs de nos bords, forbans de toute grève,
Porteurs du lourd fardeau des désespoirs sans trève,
Bafoués de la terre en votre exil errant,
Fronts remplis de sueurs, qui passez en pleurant,
Coupables prisonniers qui subissez la chaîne,
Je vous aime à jamais si vous fuyez la haine ;
Car nul en ce bas monde où flotte l'incertain
N'a le droit de flétrir les malheurs du prochain ;
L'Etre seul de nos jours en peut scruter la trame,
De boue il fait les corps, mais son souffle est notre âme.

AU NORD LOINTAIN

Devant le soir en deuil parsemé de points d'or,
La brise balançait les herbes nonchalentes ;
Mon regard se perdit dans l'ombre, au long des sentes,
Vers la crique, aux remous des huttes du castor.

Nous errâmes longtemps par le même décor
Plein de frayeur sauvage en la nuit caressante,
Et le rêve grandit. Et l'étoile filante,
Traça sa ligne en feu dans l'horizon du nord.

La savane a drapé son voile de mystère,
Pendant que le sainfoin, le cèdre et la fougère
Murmuraient doucement la prière des nuits.

Et j'évoquai, tout bas, la muse du silence
Propice aux cœurs qui vont dans la vie en démence,
Loin des foules, creusant le sillon des ennuis !

UNE BREBIS EST DÉVORÉE

L'Etoile du berger, au bord du firmament,
Filtrait ses rayons d'or au cœur de la savane.
Des outardes fuyaient vers l'horizon dormant,
Dans le songe du soir, comme une caravane.

Et des meules de foin, des cèdres rabougris,
Humblement s'estompaient le long de la rivière
Qui coule, avec lenteur, vers le grand fleuve gris,
Sur un lit noir, fangeux, orné de quelques pierres.

Un ouaouaron grognant son pantoum enrhumé,
Lugubrement, brusquait la bonté du silence.
Un demi-rond de lune, en un voile fumé,
Poétisait la nuit dans sa langueur immense.

Plus haut, la folle avoine, au bout du trait carré,
A la brise s'émeut ; près du chemin de ligne,
Le feu Saint-Elme tombe et s'en vient éclairer
Le pied du noyer vert que caresse une vigne...

Quelque chose a passé dans l'ombre, avec frayeur :
C'était l'affolement d'une brebis qui bêle :
Un troupeau dans le champ, aux élans tapageurs,
Une blanche, une noire....et toutes se révèlent.

Houp là ! Houp là ! luron, les moutons vont passer,
Les moutons vont passer dans le sentier des souches !..
Un loup-cervier guettait sur un chicot dressé :
Il court à la plus jeune, il l'étrangle, farouche !..

Et la lune se cache au front des pins dormeurs,
Retire son rayon de la source moirée.
Songeons que tout s'éteint, songeons que tout se meurt,
Triste est la nuit, une brebis est dévorée !

NOCTURNE

Et parmi le deuil des veillées,
Sur les cimes éparpillées
Du champ clos au vieux manoir seul,
Les chouettes émerveillées,
Vers l'étang blanc comme un linceul,
Se croisent, dans leurs courses folles ;
Et le parfum sain des corolles
Monte, suave, en ces veillées,
Sur les cimes éparpillées
Du champ clos au vieux manoir seul.

Et la fraîcheur du soir s'épanche
Sur toute chose qui se penche :
Sur l'herbe des prés reverdis,
Et les arbres de branche en branche,
Ainsi que des pleurs refroidis
Versés durant quelque heure franche,
Sur la rose et sous les taillis,
Au fond des printemps recueillis.
Et la fraîcheur du soir s'épanche
Sur l'herbe des prés reverdis.

Oh ! ces soir-là font un mystère
De leur mélancolie austère,
Où l'on entend à peine un bruit,
Un bruit qui n'est pas de la terre,
Le bruit du Temps qui tout détruit,
En tourbillonnant dans l'espace,
Loin de la terre où l'homme passe,
Où l'on entend à peine un bruit.
Oh ! ces soirs-là font un mystère
De leur mélancolie austère.

———

Mais c'est aujourd'hui samedi

BALLADE

Notre avenir est bien doté,
Et mainte gloire nous invite ;
Pour y briller en sûreté,
Nous chercherons d'abord un gîte ;
Si nous le trouvions dès lundi,
Oh ! que j'y dormirais sans peine :
J'ai tant veillé cette semaine...
Mais c'est aujourd'hui samedi.

Encor deux jours à grelotter
Sous une branche trop petite,
A regretter le vieil été,
Pour mon espérance sus-dite....
Monde, jamais je n'ai maudit
Le vent qui glace ton domaine.
J'attends la prochaine semaine ;
Mais c'est aujourd'hui samedi.

Chantons toujours la liberté,
Sans elle il n'est pas de mérite,
Nous aidant de notre gaîté,
Comme le rieur Démocrite.
Que nous importe les on-dit
Si chers à la foule humaine,
N'aurons-nous pas l'autre semaine ?
Mais c'est aujourd'hui samedi.

ENVOI

Prince, n'est-ce pas trop hardi
De vous offrir ma turlutaine ?
Hélas ! j'ai perdu ma semaine,
Mais c'est aujourd'hui samedi.

UN PAN DE NUIT

Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

JEAN DE LA FONTAINE.

La cloche a dit minuit au pieux monastère,
Et la nuit souveraine où plane le mystère
Répand de-ci de-là quelques voiles de deuil.
O lugubres instants ! O nature endormie
Où l'homme qui s'éveille en cette ombre ennemie
Redoute à chaque pas de butter sur l'écueil.

Dans les branches du saule une lune pensive
Accroche un mat rayon. Et le long de la rive
J'entend le clapotis de l'onde doucement.
Des nuages plus loin se mirent dans le fleuve.
Dans l'île on a coupé l'herbe odorante et neuve
Dont l'arôme s'envole à notre campement.

Le mirage des flots s'allonge et se balance ;
Un dessin fantastique autour de nous s'avance.
C'est la profonde nuit, c'est l'heure du lutin,
C'est l'heure du sommeil et c'est l'heure des âmes,
Qui voltigent ainsi que de petites flammes,
Eclairant notre vie au gouffre du destin.

Doux songes de la nuit qui semez sur nos têtes
L'idéal inconnu, vous calmez les tempêtes
Qui s'élèvent des maux qu'on endure parfois :
Vous éteignez les feux des soucis qui nous blessent,
En inondant nos fronts de vagues qui caressent.
Après vous, on se lève et l'on porte sa croix.

Oui, nous portons la croix des jours qui font notre âge,
Oui, nous allons en proie à la pluie à l'orage,
Au vent de notre orgueil, aux bourrasques de tout ;
Mais quand la tombe vient voiler notre paupière,
Nous marchons, tâtonnant sous un vieux mur de pierre,
Qu'on nomme destinée....est-ce le songe au bout ?.....

PRIÈRE AU CIMETIÈRE

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
VIRGILE.

C'est l'heure de la nuit, heure silencieuse
Où dans le firmament brille une étoile d'or ;
Tout repose et la terre, un moment oublieuse
Des mille bruits du jour, avec l'ombre s'endort.

Des vieux murs assombris au tertre qui s'efface,
Le marbre et le granit affligent le terrain,
Nous disent la mémoire et la dernière place
De ceux qui nous ont fui, qu'on rejoindra demain.

Un vieillard au front pâle, à genoux sur la tombe
Où son enfant repose, implore le Seigneur.
Sa paupière est mouillée et de ses lèvres tombe
Cet accent de tristesse, écho de sa douleur :

—J'ai connu de beaux jours au temps de ma jeunesse,
Mais hélas ! mon bonheur rapide s'est enfui !
Tout s'éclipse bientôt, je passe, et la vieillesse
En sombre habit de deuil me terrasse aujourd'hui !

Seigneur, vous qui comptez du pauvre qu'on rejette
Les soucis et les pleurs, ayez pitié de moi !
Seigneur ayez pitié de l'âme qui regrette
Un être que la mort a soumis à sa loi !

O ma fille, soutien de mes jours de tristesse !
Déjà tu t'es enfuie à la fleur des vingt ans,
Et moi seul et sans gîte, en ma sombre détresse
Je viens à toi pleurer mes douloureux instants.

O Dieu de l'univers, Dieu de miséricorde,
Du vieillard qui vous prie entendez les accents,
Et pour tant de soupirs, que votre grâce accorde
La paix au repentir, la joie aux innocents !

J'ai demandé partout l'aumône d'un asile,
Nul ne me secourut et je n'ai plus de pain ;
Je traîne, languissant, ma misère débile,
Et de plus je succombe aux douleurs de la faim !—

La corolle des fleurs, sous la brise muette,
Se penche vers le sol qui recouvre un tombeau,
Tout s'émeut dans la nuit. La prière discrète
Sous le saule qui pleure implore le repos.

Prions à deux genoux sur ces couches funèbres,
Car Dieu compte l'ave que nous offrons aux morts :
L'ave peut adoucir leur exil de ténèbres
Et toujours la prière apaise le remords !

Dormez restes mortels, dormez sous votre pierre !
Pour vos mânes en deuil qui règnent dans ces lieux,
Je reviendrai demain offrir une prière
A celui qui pardonne, et qui commande aux cieux !

MÉLANCOLIE

Ma vie est comme une herbe au vent,
Battant le mur, battant le sable,
Profondement simple et suivant
Tonjours son rêve impérissable.

Comme un enfant riant en pleurs,
J'ai mainte fois à l'aventure,
Enfoui les larmes du cœur
Sans une espérance future.

Ma mémoire allant au linceul,
En la tristesse de mes veilles,
Par les chemins, j'ai rêvé seul
D'aubes qu'aucun astre n'éveille.

J'ai souvent prié le bon Dieu
De remettre à la bonne terre
Ma carcasse sans feu ni lieu,
Sans autre appui que la chimère.

Aussi longtemps qu'Il m'oubliera
Sur le vieux chemin de la vie,
Tant que l'air libre soufflera,
Pleurera ma mélancolie.

***

J'ai traîné mon nom comme un mort ;
J'ai traîné mes jours en détresse,
Avec tous mes futurs remords,
Malgré mes instants de sagesse.

Et quand tinte le glas du soir,
Et quand chantent les vents d'automne,
Sur les routes du désespoir,
J'ai vécu l'heure monotone !

PRIÈRE AUX OISEAUX

Petits oiseaux, quand ma plainte fébrile
S'envole, triste, avec l'écho des nuits,
L'entendez-vous ?—Moi je n'ai point d'asile
Et vous avez des nids !

Ma main jamais, dans une autre pressée,
N'a ressenti l'étreinte des amis :
Je m'en vais seul, seul avec ma pensée,
Et souvent je gémis.

Petits oiseaux, quand le monde qui passe
Entend ma voix, parfois il me maudit ;
Tandis que vous, vous chantez dans l'espace
Et le ciel vous bénit.

O doux chanteurs ! dans nos lieux de misère
Vous ne restez bien souvent qu'un printemps ;
Tandis que moi, je traîne sur la terre
D'interminables ans.

Montez ! montez ! Dans vos courses si belles,
Vous atteignez les bords du ciel serein ;
Pour y planer, Dieu vous donna des ailes,...
Hélas ! moi, je n'ai rien !

Ah ! si parfois, dans votre élan céleste,
Vous rencontrez un ange du Seigneur,
Confiez-lui l'obole qui me reste,
Une larme du cœur !

LES DIEUX ANTIQUES

Vers notre exil amer, sur nos champs dévastés,
Dans les plaintes du vent qui tourne et qui s'engouffre,
Les dieux ont des soupirs pour tout être qui souffre,
Banni de leurs splendeurs pour une éternité.

Car leur rêve infini s'incline aux solitudes
Fiévreuses de la sphère où peinent les mortels,
Cependant qu'ils ont vu, des voûtes d'autres ciels,
Un soleil qui contient toutes les quiétudes.

L'illustre apothéose illumine leurs fronts ;
Ils boivent, souverains, leur triomphe et leur gloire,
Cependant que l'on suit les chemins illusoires
Qui vont fuyant la source où jamais nous boirons.

APRÈS LE GLAS DU SOIR

Du marécage creux où le feu follet passe
Ainsi qu'une bougie en la main du chercheur,
La folâtre buée a jetée dans l'espace
Son arome de nuit, de nuit et de fraîcheur.

Eveillés par les cris de l'oiseau solitaire
Les échos du grand bois s'estompant dans le soir,
Comme un rêve s'achève, ont troublé le mystère
En l'âme du passant courbé sous le ciel noir.

Et, triste, il a crié comme on crie en son âme,
Lorsqu'on souffre la vie et sans savoir la mort,
Et, triste, il a crié vers le divin dictame,
Evocateur du jour lendemain sans remords.

Dans la course du temps je suis une seconde,
J'ignore le néant qui sait tout aplanir ;
Pauvre fou j'ai pleuré sur la vie inféconde
Qui passe sur les cœurs et sur le souvenir.

Eternel vain frisson de l'aile qui se pose
Sur la feuille agitée en proie au vent du soir,
Notre corps est la feuille et l'âme est cette chose
Qui vacille toujours et d'horreur et d'espoir.

Le rêve de mes nuits fait que parfois je doute
Si mes jours sont des nuits ou mes nuits sont des jours ;
Et je rêve et je vas suivant la grande route
Pleine d'une ombre obscure et pleine de détours.

LA VOIX DES SOLITUDES

Je suis venu contempler sur tes grèves..
LAMARTINE.

C'était dans un méandre où coule l'onde pure,
Où parfois le pêcheur, effrayé par les vents,
Vient abriter sa vie et sa blanche voilure
Jusqu'au calme espéré du champ des flots mouvants.

Le jour était tombé. L'alouette, au rivage,
Grisollait à travers l'aulne et le romarin ;
Et la nuit, lente et sourde, épandait son nuage
Sur les ormes altiers qui bordent le chemin.

Il était beau ce soir que choyait la nature ;
Il charmait l'existence en lui parlant des cieux :
Chaque souffle de brise épelait un murmure ;
Mon cœur était hanté d'espoir mystérieux.

Errant près du flot noir où se mirait la lune
Qui roulait son ennui par delà l'horizon,
Je comptais les roulis de l'onde sur la dune,
Quand une voix soudain appela ma raison.

Tout ému, j'écoutai ce que voulait me dire
Ce solitaire accent par le soir emporté,
Et je compris alors, pourrai-je la traduire,
Cette brève pensée en mon cœur attristé :

" Souffle épuisé sur une tombe,
— Pauvre tombe, dernier abri, —
Mouche sans ailes, qui succombes,
Homme, tu n'es qu'un malappris ;

Faible, dès le berceau tu pleures,
Au moment que tu fais pleurer ;
Tu veux pour toi toutes les heures
Du Temps qu'on ne doit qu'effleurer.

Sous tes faibles pieds, quand tu passes,
Tu veux fouler le pauvre autrui,
Et ton cœur que le vice enlace
Se dit encor brillant produit.

Et quand la mort, d'un air farouche,
T'appelle aux séjours inconnus,
Pas un mot ne sort de ta bouche
Pour dire que tu ne crains plus.

Tu crois pouvoir le difficile
Dans un jour d'ivresse et d'orgueil ;
Ne te trouble pas, imbécile,
Tu ne brises pas ton cercueil ;

Parfois ce cercueil, c'est la lame
Où ton pauvre corps se blottit ;
Avec ton souffle tu rends l'âme,
Puis le tourbillon t'engloutit. ''

Devant cette voix menaçante,
J'ai répondu, pauvre mortel :
'' Est-ce que mon âme est méchante
Assez pour irriter le ciel ?

Qui que tu sois, l'ange ou le maître,
Crois-moi, je suis assez puni
D'avoir été forcé de naître
Avec un rêve d'infini ;

Je suis méchant, mais me pardonne,
Car, après tout, je t'appartiens ;
Pourquoi t'en prendre à ma personne ?
Ce que tu crées, tu le soutiens.

Le vieil Adam fut notre père,
Et c'était toi qui l'avais fait :
En héritant de sa misère,
Nous devons croire à ton bienfait.

L'homme est de boue, il est maroufle,
Mais créé par ta volonté,
Et puisque l'anima ton souffle,
Fais qu'on espère en ta bonté !

De rien tu rénovas deux choses :
C'étaient le ciel et l'être humain,
Et ces deux riens dont tu disposes
Vont au seul signe de ta main. . . ''

***

Et je fis ma prière aux astres
Pleins de mystère et de secret,
Et dont mon cœur tient ses désastres
Inscrits en le divin décret :

Astres des cieux, ô divines prunelles
Clignant vers nous votre immense clarté,
Qui peut compter les larmes éternelles
Que vous versez au gouffre éternité ?

Astres des cieux qui voguez dans l'espace,
Que cherchez-vous sur vos chemins d'azur ?
Et vers quel but, comme l'homme qui passe,
Tend votre espoir, vers quel bonheur futur ?

Beautés des nuits, lumières inconnues
Qui parsemez de vos gloires le Temps,
Vers votre exil de par delà les nues,
Mon rêve obscur brûle de vos printemps !

Vous qui brillez au fond des solitudes,
Comme des blés dans les ors du couchant,
Moissons des Temps, divines multitudes,
Ignorez-vous nos plaintes et nos chants ?

Aux soirs très doux, pleins d'espérances brèves,
Lorsqu'une voix a gémi dans nos cœurs,
Quand vos rayons ont envahi la grève,
Qu'éclairez-vous de nos destins vainqueurs ?

Astres des cieux qui cheminez sans trève,
Eperdument, en l'espace éternel,
Que j'aimerais en vous finir mon rêve,
Vous qui savez où commence le ciel !... "

Le vent du soir berça les feuilles vertes,
An doux parfum des lilas printaniers ;
D'un pan de ciel l'onde s'était couverte,
Pleurant toujours ses regrets coutumiers !

Vent du soir, vent du soir qui souffles dans les branches,
Pourquoi donc souffles-tu ? pourquoi donc gémis-tu ?
Quand tu montes des flots vers les étoiles blanches,
Où tend le grand regret de mon cœur abattu ?

***

Ma lèvre a répété la prière fidèle
De l'âme qui chemine et bénit son chemin.
Mon oreille a perçu les voix et les bruits d'aile
Du pays de l'espoir qui veut un lendemain.

Mon œil a contemplé l'étoile souveraine
Propice au nautonier qui vogue vers le port ;
Ma foi dans l'avenir, de plus en plus sereine,
Ne craint plus le destin et ni même la mort.

O mort que nous veux-tu quand tu frappes aux portes
Avec ton front hagard et ton geste absolu ?
En secouant nos cœurs comme des feuilles mortes
Tout le long du chemin, dis-moi que nous veux-tu ?

On se bat pour l'argent, on se bat pour la vie,
Et toujours et partout l'on n'arrive qu'à toi.
Celui qui dit ses maux, aux astres se confie
Avec un vœu suprême et son âme qui croit !

BALLADE

Un jour les espoirs sont fanés

Chantez, futures bachelières,
Sous les frais tilleuls du couvent ;
Vos voix, aux heures coutumières,
Ont quelque chose d'émouvant !
Eveillez l'écho des chaumières
Où s'attristent de vieilles gens :
Elles écoutent en songeant
A jadis, les bonnes grand'mères...
Vous êtes jeunes, apprenez
Qu'un jour les espoirs sont fanés.

Fuyantes beautés, toujours fières,
Qui tournez ou tourne le vent,
Qui voulez, par maintes prières,
La grâce d'un nouveau galant,
Savez-vous que sur cette terre
Nul ne devrait aimer souvent ?
Et que changer est décevant ?
Beautés d'un jour, douces chimères,
Mais vous changez ; or comprenez
Qu'un jour les espoirs sont fanés.

J'ai scruté toutes les misères
Aux pages d'un livre savant ;
Pages d'expérience amère
Où je concluais en rêvant :
Que tout tombe en sable mouvant.
C'est pourquoi je vous dis : ma chère,
Vous espérez, mais retenez
Qu'un jour les espoirs sont fanés.

ENVOI

Princesse, ma ballade austère
N'a, certes, rien pour étonner ;
Mise sans fard et sans mystère,
Elle a dit, vous lui pardonnez,
Qu'un jour les espoirs sont fanés.

***

Heureuse est la compagne à qui tu dis : je t'aime.
Vive le cœur aimant, il vaut plus que l'espoir !
Heureux sont tes parents, heureux le foyer même
Qui te revoit souvent, qui t'abrite le soir !

La violette éclose au bord de ta fenêtre,
Reçoit moins de soleil que ton âme d'amour ;
Toute ton âme à toi, vivifiant ton être,
Dans son moins vif éclat brille plus que le jour.

Vive l'amour, vive le rêve et l'espérance
Qui versent sur ton front leurs doux royons à flots ;
Toi qui n'as pas subi les vents de la souffrance
Qui figent bien des cœurs, d'où partent des sanglots !

Vivant pour vivre encore heureuse de la vie,
Ne t'inquiète pas de ce qui doit finir :
Regarde bien plus haut que tout ce qu'on envie ;
Le monde ne peut rien, mais Dieu sait tout bénir !

O muse des parfums, muse de l'innocence,
Ton jeune âge s'enfuit par des sentiers en fleurs ;
Au jardin de la vie où ton désir s'élance
Va, sous les cieux sereins, sans regrets et sans pleurs !

TABLEAU

Le soleil a sombré dans un gouffre de feu
Et les bois, résignés, s'endorment peu à peu.

L'ombre pique son deuil parmi les sombres branches.
Près du taillis orné de mil et de pervenches,

Je me suis reposé ; j'ai regardé les cieux
Et j'ai nourri mon cœur d'instants silencieux.

Puis la cloche a tinté vers la grève étonnée,
Egrenant les regrets du soir à la journée.

Une barque s'enfuit au fil de l'eau qui dort
Et le chant du passeur monte aux étoiles d'or.

Et la nuit est venue errante et funéraire
Entre nous et le ciel liant son âme austère.

Des fantômes sans nombre ont ouvert leurs bras noirs,
Semant à pleine main le grain des désespoirs !

Mon petit chien hurla d'une voix lamentable,
Pendant que les brebis regagnaient notre étable.

LES SOMMETS

J'ai vu le ciel brillant, plein d'espoir sur les monts,
Après la nuit terrible où tonnaient les orages ;
J'ai contemplé, de haut, le sable des rivages,
Immense toison d'or longeant les goémons.

Et les bois s'essoraient dans la pleine lumière,
Avec des gestes fiers, aux vastes horizons.
Dans l'azur infini, comme dans les buissons
Les oiseaux entonnaient leur chanson coutumières.

Contemporains des temps qui furent sans retour,
Sur vous, sommets altiers sont les belles pensées ;
Que de soirs engloutis, que d'aubes trépassées,
Sur vos fronts où j'appris à méditer les jours !

Plus près du ciel clément, plus ami du silence,
Mon pauvre cœur s'émeut du haut des monts songeurs,
Car de là je comprends les grands sillons rongeurs
Que le temps sait creuser dans ma vie en démense.

LE FANTOME

Imprévu, douloureux, lorsque la nuit se lève
Sur la vague broussaille et les roseaux marins,
Le fantôme apparait dans l'ombre et dans le rève,
On ne sait d'où surgi, des flots ou des ravins.

Sa grande chevelure, ondoyante sans trève,
Comme un nuage sombre aux horizons sans fin,
Semble appeler la bise et des bois et des grèves....
On dirait un aveugle en proie au noir chagrin.

Grands fantômes des temps, âmes des épopées,
Par un décret lointain, au bord du ciel frappées,
Que cherchez-vous de nous dans votre ombre sans bruit ?

Histoires de grand'mère en ma tête entassées,
Abusant ma pauvre âme et mes pauvres pensées,
J'écris de vous le jour et songe à vous la nuit !

LE JOLI MOIS DE MAI

La Belle au bois dormait. Cendrillon sommeillait
Madame Barbe-bleue ? elle attendait ses frères ;
Et le Petit Poucet, loin de l'ogre si laid,
Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.

PAUL VERLAINE.

Le printemps est venu sourire
Au bord de mon volet ouvert,
Semant en mon cœur du délire,
Au ciel l'azur, au bois du vert !

Du vert avec des roses blanches,
Jusque sous les pruniers en fleurs,
Des chansons sur le bout des branches,
De petits nids dans des splendeurs. . . .

Dans des splendeurs aériennes
Et sous l'infini plein d'espoir,
Le printemps scande les antiennes
Joyeuses des jours et des soirs.

Hosanna ! dans vos litanies,
Vieille nature et renouveau !
Au son des gammes infinies
Hosanna, par monts et par vaux !

O nids que la jonchée essaime,
Eveillez-vous, les bois sont verts !
D'un frisson le printemps suprême
Vient réchauffer votre univers.

Et nous, hélas ! gueux que nous sommes,
Courons après chaque printemps :
Nous ne sommes rien que des hommes,
Et nous ne vivons pas longtemps !

Nous vous suivrons vertes feuillées
Des cieux doux venus pour nous deux.
Après la brise ensoleillée,
Pour mourir au sillon poudreux !

Mais que nous importe ? qu'importe
Que l'on ne vive qu'en passant,
Sous le destin éclaboussant
Des feuilles vertes et des mortes ?

Chantons l'amour à ceux qui n'aiment pas ;
Disons la vie à ceux-là qui l'ignorent ;
Soyons joyeux pour qui pleure ici-bas,
Scrutons l'azur pour tous ceux qui l'implorent !

Ouvrez votre âme aux doux échos des soirs !
Volez la vie au temps qui vous emporte ;
Rajeunissez vos cœurs aux saints espoirs,
En attisant la vieille cendre morte !

Elevons-nous vers l'azur infini
De l'idéal, vers la voûte céleste,
Sous l'étendard clément du ciel béni
Dont vaguement l'illusion nous reste.

Notre pauvre âme en cet envol divin
Des vieux héros de la divine sphère,
Ira scrutant, de son rêve sans fin,
Le grand pourquoi de nos jours sur la terre.

O saints contours des parages lointains !
O vision des grands dômes moroses !
Eclat natal du rayon des matins,
Pourpre sanglante au sein des aubes roses !

Vous êtes l'âme et les infinités
D'un globe morne et sans parure,
Et vous parlez dans votre éternité,
De l'éternel verbe de la nature !

***

La grenouille chante et coasse
Dans la mare, au milieu des joncs.
Dans les bouleaux le vent jacasse,
Secouant les premiers bourgeons.

Le printemps verse dans la plaine
La douceur d'un âge nouveau :
De dons bénis sa main est pleine,
Pour l'homme, le champ et l'oiseau :

Pour nos cœurs il sème la joie,
Sur terre il répand le gazon,
Et pour l'aile qui se déploie
Jette du bleu dans l'horizon.

Tout ressuscite de tendresse,
Un pleur coule au bourgeon cueilli,
Le printemps sème la jeunesse,
Jamais le monde ne vieillit.

***

Le premier bourgeon s'est ouvert
A la voix du premier zéphire.
Les papillons volent dans l'air
Et les prés verts semblent sourire.

Les semeurs sur les frais sillons
Jettent le blé de leur semence,
Et, roi des futures moissons,
Le soleil dore l'espérance.

Toute feuille par lui grandit
En recevant plus de lumière ;
Et cette main qui le conduit
Par lui me redevient plus chère.

En offrant de nouvelles fleurs
A notre tendresse éphémère,
Il rajeunit encor les cœurs
Et fait la route moins austère....

L'homme n'est toujours qu'un enfant,
Si l'on estime bien les choses :
Voilà pourquoi mon cœur fervent
Palpite en voyant quelques roses.

CHOSES DE LA CAMPAGNE

Sous un orme isolé que le soleil endort
Des poules cacassant, becquettent de l'avoine ;
Une auge de sapin, un joug vieux et retors,
Jonchent le sol grisâtre aux reflets d'antimoine.

Le chemin du roi fuit en longeant la moisson,
La moisson de bon blé, sous les brises nouvelles,
Dont chantent les épis vers le vieil horizon
Qui mêle son azur aux premières javelles.

Au bord du toit, voici des pigeons roucoulant
Leur jalousie affable et leur orgueil de vivre,
Cependant qu'au ciel bleu plane en rond un milan
Dont l'aile par instant se ferme comme un livre.

Et voici le puits neuf qui garde sa fraîcheur,
Auprès de la maison, du côté de la grange,
Ce bon puits fait de cèdre et dont la profondeur
Cache, sous la margelle, un miroir d'ombre étrange.

Cette grange moussue et qui s'enfle de foin
Pour l'hiver qui viendra, recèle sa richesse,
Elle brave le temps, elle en parle de loin :
La girouette grince au pignon en détresse.

Quand vient le soir serein, par les bois et les champs,
Avec ses épis mûrs et sa brise et ses roses,
L'été sait rajeunir les mystères du Temps,
Mêlant le cœur de l'homme au caprice des choses !

PETIT POISSON D'AVRIL

J'ignore encor d'où tu m'arrives
Charmant petit poisson d'avril ?
Qui ta pêché, sur quelle rive
Et quel hameçon te surprit ?...

L'appât ici n'a rien qui vaille ;
Car nous jeûnons d'amour perdu ;
L'amitié pourtant ravitaille,
Petit, nous en apportes-tu ?

Le carême fut d'une année,
Cette fois je crus en mourir ;
Mon âme en est si consternée
Quelle paraît ne plus souffrir.

J'aimerais protéger ta vie
Pourtant messager d'un aveu ;
Mais j'e n'ai rien, mon cœur s'oublie ;
Vis de mon passé, si tu veux.

Va-t-en nager sous l'ombre antique,
Va-t-en revivre d'autrefois :
Si la source a quelque relique,
Où j'ai bu, petit poisson, bois !

Bois la vie avec l'amertume,
Bois l'onde claire et le regret ;
Car l'illusion que j'inhume
N'a pour l'inceul que mon secret.

Et vers la plus lointaine grève,
Qu'ombrage une ombre de minuit,
Ami, je jette mon vieux rêve,
Nage, poisson, et porte-lui !

Oui, porte au lointain que j'ignore
L'idéal que j'ai caressé,
Puisqu'il n'eût qu'une vague aurore,
Qu'il meure après m'avoir blessé !

Qu'il meure où naquit ma tristesse !
Qu'il meure où mourut mon amour !
Je n'ai plus rien qui me caresse,
Que l'adieu du soir sans retour !

Du soir qui tombe sur la terre
Je veux contempler l'horizon ;
J'ai rêvé d'un lointain mystère :
Je n'ai plus d'amour, cher poisson !

L'AME DES NUITS

Quand l'ombre lente ramène
Son mystère décevant,
L'âme des nuits se promène
Dans le silence et le vent.

Et de ma pauvre chambrette
Aux nostalgiques décors,
Mon vieux rêve qui regrette
Retourne vers d'anciens ports

Bientôt hélas ! tout s'attriste
Sur mon front et dans mon cœur ;
Et la grande ombre persiste
A troubler mon œil rêveur.

Au plafond une arabesque
Parfois se pose en tremblant,
C'est le dessin du soir, presque
Un chiffre noir sur du blanc.

Car cette nuit est affreuse
Avec ses deuils où l'on dort :
Tout grandit et tout se creuse
Comme une ombre de la mort.

Ma cheminée en grand'gueule
Respire fort, on dirait ;
Et mon âme toute seule
S'agite comme à regret.

Et la chimère indiscrète
S'est effrayée à ce bruit.
Et parmi l'ombre inquiète,
Voici l'âme de la nuit. . . .

Un peu de neige repose
Sur ma vitre, œil sans couleur,
Et l'ombre sur toute chose
Etend son aile avec lenteur.

O Nuit, grande Nuit qui passe
Sur l'univers abattu,
Mon pauvre cœur sur tes traces
Demande : qui donc es-tu ?

En taisant ta chute immense,
Nuit, quand tu descends sur nous,
Tu prends aux morts ton silence
Et le partage à tous.

Quand le jour, dans son délire,
Meurt aux bord des horizons,
Nuit, tu reprends ton empire
Des ombres sur les rayons.

Que tu viennes ou t'en ailles
Devers les fronts d'ici-bas,
Qu'on te pleure ou qu'on te raille
Nuit, qui ne te connait pas !

Et lorsque la lampe est morte
Tu viens envahir le toit ;
Nuit, tu clanches à ma porte,
L'ennui ne vient pas sans toi !

JEANNE D'ARC AU BUCHER

Jeanne d'Arc au bûcher, c'est la France qui pleure,
C'est la France tendant ses pauvres bras liés
Vers la cime infinie ou tout espoir effleure
Les divines moissons des pardons suppliés....

Jeanne d'Arc au bûcher, c'est le nouveau Calvaire !
C'est la Vierge promise au peuple qui se meurt...
La France renaîtra : Jeanne fait sa prière,
Comme autrefois Jésus au Golgotha sauveur.

Jeanne d'Arc au bûcher, Jeanne d'Arc expirante,
C'est le remords saxon dans les siècles, gravé
Au fronton de l'histoire, avec l'encre sanglante
Que les vagues du temps n'ont jamais pu laver.

Des lis ! Semez des lis pour la bonne Lorraine
Dont la " grande pitié " fit pleurer Vaucouleurs !
Des lis pour couronner son front béni de reine,
Reine aux portiques saints et reine dans nos cœurs !

LE JOUR ET LA NUIT

EN RÊVE

Mon rêve
S'achève.
La nuit
S'enfuit.
L'aurore
Redore
Les toits,
Les bois.

La rive
Pensive
Perçoit,
Je crois,
Austère
Et clair,
Son jour
D'amour.

O vague
Divague ;
Mon cœur
A peur,
S'affole
Et vole
d'émoi
Vers toi !

Mon âme
S'enflamme.
Le vent
Reprend.
Ma vie
Ravie
Dit : Dieu,
Ciel bleu

***

Vieilles amours,
Saintes corolles,
Bonnes paroles
Des anciens jours !

La belle toile
Des firmaments
Ploie aux tourments
De ses étoiles.

Et dans les soirs
Elle s'agite
Lorsque gravitent
Ses ostensoirs.

Ainsi, les veilles,
Mon pauvre amour.
Poursuis ton cours,
Mon cœur sommeille.

***

La dorure des lunes,
Avec frémissement,
Sur l'onde et sur les dunes
Se brise infiniment.

La bonne source froide,
Dort au vent de minuit,
Et quelques roseaux roides,
Parmi l'ombre, ont brui.

Les meules de foin sentent
Bien bon, comme au printemps,
Et, près du bois, la sente
Bouge, on dirait, au vent.

Bonne lune qui passes,
Belle nuit qui t'enfuis,
J'ai contemplé vos traces
Et mon âme vous suit !

CRÉMAZIE

Il était un poète au cœur large et sincère,
Un enfant du pays aux généreux accents,
Poète qui chantait les preux de notre terre,
Peuplant l'écho natal de mots attendrissants.

Et notre fier passé de souffrance et de gloire
Qu'on éloignait, hélas ! — sous quelque tourbillon, —
Sublime, frissonna, quand sa lyre d'ivoire
Tinta le grand adieu du vieux de Carillon.

En rappelant au jour l'âme de notre race,
Il nous décrit la mort du soldat abattu
Qui, d'un funèbre geste, indique encor la trace
— Sur le drapeau troué — des larmes du vaincu...

Il était un poète au cœur vaste et sublime
Que l'aile du malheur un jour a fait sombrer ;
Parfois sur le chemin s'ouvre un profond abîme,
Et dans l'exil amer ce grand cœur a pleuré.

Puis, un soir, en priant, de son âme mourante
Il mourut, caressant le rêve du retour.
Pauvre poète en deuil ! Que l'agonie est lente
Quand on meurt loin du ciel de son premier amour !

Loin du pays natal, loin des siens qui le pleurent,
Hélas ! il est parti, ne peut-il revenir ?
L'homme ne revint plus, mais ses pages demeurent,
Et dans nos cœurs émus se grave un souvenir

Nous n'avons pour tout bien qu'un livre et qu'une image,
Et pourtant dans nos cœurs quelque chose a relui :
Tout un peuple en ce jour vient s'offrir en hommage ;
C'est notre fête à nous et c'est sa fête à lui.

O noble Crémazie ! ô notre vieux poète !
Nous avons ta statue et nous te contemplons ;
Sois donc le bienvenu, héros dans cette fête ;
C'est pour l'amour de toi que nous nous rassemblons.

Ah ! puisque du passé tu relevas la gloire,
Puisque tu nous appris à rester Canadiens,
Il est temps qu'en notre âme éclate ta mémoire
Et que nous te disions : Mon frère ici reviens.

Reviens au sol chéri du passé de nos pères,
Reviens toucher ces bords témoins de leurs hauts faits.
Les linceuls de l'exil ont des songes austères
Viens au pays natal, viens y régner en paix !

Si les os sont perdus dans la terre étrangère,
Si la cendre est partie aux bourrasques du vent,
Que ce buste d'airain dise à ta race fière
L'immortel souvenir de son meilleur enfant !

Ah ! qu'importe l'exil, qu'importe l'agonie
Lente, et l'ombre du temps sur un morne trépas !
On ne saurait mourir quand on a le génie ;
Le génie est la gloire, il ne s'efface pas.

SIXIÈME HEURE

Au loin la plaine immense absorbait le couchant
Dont les glaives dorés, en forme de couronne,
Irradiaient parmi l'encens pâli d'automne,
D'automne langoureux, dans un regret touchant....

Et c'est l'adieu du jour ; et la mer monotone
A mêlé sa verdure à l'horizon penchant,
Les feuilles ont frémi, les feuilles vont jonchant
Le bord creux des chemins où mainte herbe frissonne.

La muse ici se plait à contempler le jour
Qui se meurt comme l'homme, avec un peu d'amour,
De langueur et de gloire, avec une tristesse

Vers l'infini des cieux, vers d'ultimes espoirs,
Tendant toujours à Dieu sa pauvre âme en détresse,
Comme les nids déserts dans l'orage des soirs.

VOIX D'AUTOMNE

Dans la chute du jour où roule ma pensée,
Déjà l'arbre plaintif s'effeuille doucement :
L'automne revenue en sa marche lassée
Fait tomber les fruits mûrs des branches, en passant.

Automne, que veux-tu, vieillisseuse de vie ?
Tu t'enfuis comme nous au triste lendemain :
Une fois l'an tu viens, sur la terre vieillie,
Chanter le "requiem" des perdus en chemin.

Tu sèmes sur les morts les fleurs, les feuilles mortes
En signe de regret. Tu gémis sur les seuils
Des tombeaux oubliés, et tu frappes aux portes,
Comme pour raviver nos larmes et nos deuils.

Tu te plains pour les morts et pour ceux qui respirent.
Tes vents ont des sanglots dont tressaillent les bois.
De tristesse et de soir Dieu forma ton empire,
Et ta voix est l'écho de plus anciennes voix.

Ce sont des souvenirs que ta voix nous rappelle.
Durant les soirs, on pense à ceux qui ne sont plus :
Puisque ta feuille morte hier était nouvelle,
Avec elle s'en vont nos espoirs révolus.

Notre vie est bien peu pour affronter l'automne,
L'oiseau même s'enfuit vers des climats meilleurs.
Et l'homme à tout instant pleure, crie et frisonne,
Puis voilà qu'il s'absente, enfin émigre. . . ailleurs,

Ailleurs ! Ah ! c'est un creux de six pieds dans la terre,
Et c'est là qu'on le met sans billet de retour :
Voilà pourquoi la cloche en ta nuit solitaire,
M'émeut, semant au loin sa prière d'amour !

SOIR ANCIEN

Sur des charbons ardents nous mettrons de
la semence de pavot et de sisame.
FRANÇOIS RABELAIS.

De l'allège de ma fenêtre
Je revois la ville à mes pieds ;
La lune qui vient de paraître
Nous montre les cieux armoriés.

O grande ville où tout s'agite
Comme au fond d'un bois giboyeux,
Chacun de tes gueux cherche un gîte,
Afin de dormir un peu mieux.

Grâce au destin qui me protège,
Je puis me reposer ce soir,
Et les bons diables en cortège
Jamais plus que moi n'ont d'espoir.

Pour complaire à leur bourgeoisie
Qui s'intéresse à mon latin,
J'ai dédié ma causerie
Aux plus futés de mes lutins.

Je cause de tout sans faconde,
Sujets légers ou sujets lourds ;
J'ai suivi le vent et le monde,
Tous deux passent aux carrefours.

Pour être heureux où l'on chemine,
Il faut s'accomoder de tout :
Qu'il soit beau temps ou qu'il bruine,
Rions un peu, chantons beaucoup !

Chantons pour le besoin de l'âme,
Rions pour les plaisirs du cœur :
Montons et descendons la gamme
Du gai savoir en ton majeur.

Ma chambre, au haut de ce collège,
Etait une étude autrefois ;
Tout s'y fait vieux, hormis la neige
Que me souffle certains vents froids.

Mes meubles sont boiteux et louches,
Tous à la Jean-Jacques Rousseau :
Ma chaise, ma table et ma couche
Ont, je crois, un pied au tombeau.

Prête à partir au vent qui souffle,
Leur poussière, superbe encor,
Comme mes antiques pantouffles,
Roula de tribord à babord.

Sur un lit d'authentique usage,
J'empile mes vieux paletots :
Tendres souvenirs du jeune âge,
D'un temps de bohême en lambeaux.

Ma chambre est un vaste hermitage
Borné, ci, là, de vieux tessons,
Tels que des restes de naufrage,
Que j'appelle mes horizons :

Horizons confus, sans étoiles,
Qui me font quelquefois rêver,
Quand l'araignée y fait ses toiles,
Ordre d'un désordre achevé.

Avant d'être couleur poussière,
Je crois que ces murs étaient blancs ;
Mais, grâce à leur parure austère,
Ils ne me sont que plus charmants.

Près des carreaux j'ai des images
Jurant sur des fonds indécis,
Et dont l'une est un sauvetage
En mer, et sous les cieux noircis ;

Puis un Milton, sans yeux, qui tremble,
Dictant à ses filles des vers ;
Une mappe, un cheval au l'ample,
Voilà, messieurs, mon univers !

Pour égayer les solitudes
De mon cœur en ce taudion,
Je médite certains préludes
Sur mon fidèle violon.

Et des petits lutins comiques
Dansent en rond à cet instant,
Faisant montre de leurs rubriques,
Ils valsent en se culbutant.

Tous mes sorciers à face ronde,
Lorsque mon air touche à sa fin,
Reconnaissant comme le monde,
Menacent, tels des séraphins.

Mais, Dieu merci, je suis le maître,
Et je suis un maître puissant,
Je leur ferai pourtant connaître
En les mettant à feu à sang :

Bientôt je briserai mon rêve
Qu'on m'a reproché bien souvent ;
Mon temps de bohême s'achève,
Je ne tremblerai plus au vent.

Car pour moi comme pour les autres
Enfin le printemps doit venir,
J'ai récité mes patenôtres
Et j'ai vécu de souvenirs.

BISE D'HIVER

L'hiver est parmi nous, barricadons les portes.
On dirait que des loups hurlent près des maisons :
Les tourbillons glacés des vents de toutes sortes
Clament des sons dolents aux toits pleins de glaçons :

Givre badigeonnant les carreaux des fenêtres,
Poudrerie infinie au long des vieux chemins,
Font rêver au foyer clair des bûches de hêtre
Qui réchauffe les pieds, qui dégourdit les mains.

Et la neige envahit la nature transie
Qui se meurt tristement dans son vaste linceul ;
L'Hiver a bu le sang de la terre durcie,
Les bois sont dépouillés et notre cœur est seul ;

Car je sais un cœur seul au fond de sa misère,
Que torture la bise en ces jours hyémaux :
Pauvre cœur qu'a nourri le lait de la chimère
Et qui n'a plus d'espoir que dans les renouveaux !

Les renouveaux berceurs qui caressent la vie
Au charme reposant des feuilles et des fleurs,
Quand donc reviendront-ils pour l'âme inassouvie
Qui répand vers le ciel sa pensée et ses pleurs ?

NEIGES CANADIENNES

Vous ne trouverez pas chez-nous vos tièdes brises,
Vos pelouses, vos orangers :
Mais nos cieux boréaux gardent d'autres surprises
Pour le regard des étrangers.

LOUIS FRÉCHETTE.

Le Nord est fier avec ses avalanches,
Et ses ciels bleus et son soleil changeant ;
Le Nord est sain avec ses plaines blanches,
Ses chemins creux, ses horizons d'argent.

Ici l'on rêve au drelin des clochettes,
Ici l'on fume aux contes du vieux temps,
Ici l'on chante aux courses de raquettes,
Aux souvenirs de nos neiges d'antan.

Ici l'on glisse au flanc de la montagne,
Et le château de glace resplendit,
Et nous l'aimons comme un château d'Espagne
Nimbé d'aurore au bord du paradis.

O Canada ! chère et belle patrie,
A toi mon cœur, je ne vis que de toi,
A toi les chants de mon âme attendrie,
A toi l'amour de nos heures d'émoi !

***

La nature s'endort gigantesque et docile,
Avec ses hauts rochers et ses petits buissons ;
La grève du lac pleure une larme tranquille ;
Dans les bois attristés ont passé des frissons :

De longs frissons émus par les feuilles d'automne
Filtrant dans les rayons de la reine des nuits.
Plein de souffles glacés, voici minuit qui sonne
Et c'est l'instant dolent de la voix des ennuis :

Cette voix qui martelle, entre le front et l'âme,
Les mots de notre vie avec ceux des regrets....
Ces chemins pleins de boue et les cieux pleins de flamme
Plaisent à ma folie avec leurs tons abstraits.

Le cœur de l'homme est fou du heurt de toutes choses,
Sans savoir ce qu'il aime il aime éperdument :
Un air de flûte au soir, et le parfum des roses
Le font vibrer d'amour, d'ennui, d'enchantement.

CARTHAGE

Affamés qui jouez contre l'or votre vie.
Foules dont l'âme avide au gain est asservie,
Arrêtez-vous devant l'exemple du passé !

CHARLES GILL.

Peuple sans idéal, tel le chien au carnage,
Il but au sang romain avec acharnement ;
Malgré l'assaut tenace, en dépit de sa rage,
Rome était immortelle et son art triomphant.

Or que nous reste-t-il de l'ancienne Carthage ?
Quelques vieux clous rouillés, quelques pièces d'argent ;
Pas le moindre tableau, pas une belle page :
Nul effort de l'esprit chez ce peuple marchand.

L'art éleva toujours notre âme à quelque cime.
Contemporains châtrés, loin du rêve sublime,
Apprenez donc le sort de la cupidité.

Sachez que les écus submergent la mémoire !
Vous qui trempez vos cœurs à ce métal sans gloire,
L'argent vous a suffi, votre temps est compté !

LE SIÈCLE

César, le grand Romain, avait une âme forte.
Il disait au menteur : Je te hais, car tu mens.
Je ne parerai pas les coups que tu me portes,
Disait-il à Brutus, au suprême moment.

A soi-même on se doit de valoir quelque chose,
Et de sacrifier, en vrai patricien,
Les caprices humains de son esprit morose,
Et de graver son nom au portique du bien.

Enfin j'ai résolu d'avoir l'âme discrète,
De ne plus me plier au souffle du hasard ;
Et je vivrai de peu comme fait le poète,
On dira : c'est un gueux, mais je serai César.

Notre siècle léger rit des bonnes paroles,
Et, fier, il applaudit à la voix du veau d'or
Que sur un piédestal, orné de banderoles,
La cupidité vile, hélas ! adore encor.

O siècle, je crierai tout le long de ma vie
Contre ton faux sourire et ta servilité ;
Sous ton masque hypocrite où se tord ton envie,
J'entends tes dents de fer, je sens ta vanité !

Ta morale s'endort aux pieds de la richesse ;
L'honneur est un vain mot sous ton regard honteux ;
On égorge en riant, on corrompt la jeunesse,
Et l'on n'espère plus, et ton art est boiteux.

Ta gloire, c'est le luxe et ta pensée est morte ;
Tu méprises la vie et ton cœur est méchant,
Puisque pour un peu d'or tu crochettes les portes
Et tuerais le poète avant son premier chant.

A quoi bon te nommer le siècle des lumières,
Ton ciel est-il plus clair aujourd'hui qu'autrefois ?
La boue est toujours boue au chemin plein d'ornières,
On a toujours du fiel pour la misère en croix.

Tes grands réformateurs réforment peu de chose ;
Qu'ils se contentent donc de prêcher la bonté,
L'inlassable bonté qui soutient et repose,
Avec son verbe sain et sa sérénité !

Honteux, Iscariote, au moins, voulut se pendre.
Les traîtres de nos jours pèsent le prix du sang :
Les vendeurs de serments s'efforcent de tout vendre,
Glorieux d'escompter un gain de cent pour cent.

Si le Nazaréen versait sur toi ses larmes,
S'il revenait demain parler la vérité ;
L'abus de tes pouvoirs et tes nouvelles armes
Suivraient au Golgotha sa sainte nudité.

Les Judas d'aujourd'hui sont pires que les autres,
Ils dorment sans remords, trahissent sans pitié ;
Revenez donc, Jésus, choisir vos douze Apôtres :
Le douzième vendra l'humble champ du potier !

A quoi bon le redire au vent de la patrie,
Elle qui n'entend plus la voix de ses enfants ?
A quoi bon murmurer une plainte attendrie
Sous le rire moqueur des bourreaux triomphants ?

La mère est consolée avec l'aube nouvelle,
Avec l'aube nouvelle est né le jour nouveau :
La mère ne sait plus sa langue maternelle
Qu'écoutaient tout émus ses enfants au berceau.

Tu ne me comprends pas ! Je retourne à mon rêve,
Au rêve de tes preux qui vécurent pour nous ;
Eux qui versaient des pleurs et qui luttaient sans trève
Pour leur langue, priant sur ton sol, à genoux !

Laisse-moi méditer leurs trépas héroïques. . .
Je veux balbutier la langue des aïeux,
O Canada rêveur d'idiomes pratiques ;
O siècle à dents de fer ! ô siècle crapuleux !

Et vous tous qui dormez vos sommeils funéraires,
Drapés dans le silence éternel du passé,
Vous que la vie usa de ses luttes austères,
Que votre souvenir console un cœur blessé !

Femmes de mon pays, les perles de vos bagues
Ont le reflet des pleurs que d'autres ont versés !
Vous qui nous rappelez les silhouettes vagues
Et les "jolis yeux doux" des crânes trépassés,

Vous toutes qui bercez sur vos genoux de mères
Les voix qui chanteront aux échos de nos bords,
Enseignez les accents de nos aïeules fières :
Leur chanson est bien douce au repos des grands morts ;

Car si nous oublions la langue de nos pères
Et le chant glorieux des vieux jours révolus,
N'écrivons plus de mots aux croix des cimetières,
Taisons-nous ! les grands morts ne nous comprendront
[plus !

PSAUME

J'espère en toi Seigneur, protège ma misère.
Le pauvre que tu fis regarde aux cieux sereins
D'un triste et long regard, en te tendant les mains ;
Ecoute un peu mon cœur, ma prière est sincère.

Je ne fus point de ceux qui vivent saintement.
Je fus souvent méchant, hélas, de chute en chute !
Mais j'ai souffert aussi, paria de la lutte
Où l'on pleure, où l'on meurt, Dieu souvenez-vous-en !

Je porte sur mon front la ride des abîmes ;
L'accent de la faiblesse apparaît dans ma voix,
Mais j'aime votre nom, Seigneur en vous je crois,
Et je viens, malheureux, baiser vos pieds sublimes.

Vous créates le monde et le feu des soleils ;
L'infini devant vous n'est que blanche poussière,
Vous avez suspendu l'ombre sous la lumière ;
Bénissez-moi, mon Dieu de votre espoir vermeil.

Le vieil homme pécheur sera le nouveau juste
Qui renait humblement de son oubli fatal :
Je fus nul dans le bien et trop grand dans le mal,
Mon remords vous appelle, écoutez Père Auguste.

La vie est un jour sombre et sa nuit est la mort.
Le châtiment d'Adam, pour sa chute première,
Fut de s'éteindre, morne, en la boue, en l'ornière,
Et moi son pauvre enfants, j'aurai le même sort.

Ce sort me sera doux si mon regret vous touche !
J'aimerai tant mourir avec votre soutien.
Très-Haut, courbe mon corps si l'âme qu'il contient
Est attirée à toi d'un souffle de ta bouche !

BALLADE

Que l'an nouveau vous soit heureux !

A Chartreux, aussi Célestins,
A mendians et aux dévotes,
A musars et cliquepatins,
Servantes et filles mignottes,
Portant surcotz et justes cottes ;
A cuyderaulx d'amour transis,
Chaussans sans meshaing fauves bottes,
Je crye à toutes gens merciz !

MAISTRE FRANÇOIS VILLON.
(Grand Testament)

Salut quidams d'humeur grognarde
Qui cheminez d'un pas boiteux
Vers le repos de la camarde
Qui vous couchera dans ses creux ;
Si le licol des destinées
Vous étreignit par trop de nœuds,
Oubliez les dures menées,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

Salut très gentes à cocardes
Et rieuses, de tant d'aveux,
Salut couseuses des mansardes
Qui chantez vos airs langoureux
Aux vieilles poutres calcinées ;
Salut pauvresse et besogneux
Aux tâches indéterminées,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

Salut à tous, gaillards, gaillardes,
Grands poètes, grands amoureux !
Salut croquants en vieilles hardes,
Sur nos chemins aventureux,
Vous fîtes de sombres tournées,
Malgré vos courages de preux,
Sans lit, sans pain, ni cheminée,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

ENVOI

Prince, que votre destinée
S'éclaire aux astres lumineux,
Jamais d'illusion fanée,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003864575b

PS 8507 .082J6 1910
DOUCET, LOUI
JONCHEE NO

CE PS 8507
.082J6 1910
C02 DOUCET, LOUI JONCHEE NO
ACC# 1432235

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 03 05 07 07 0